SARTROUVILLE : PENTHÉSILÉE par Sylvain Maurice



SARTROUVILLE, CDN. KLEIST : PENTHESILEE, du 4 au 27 mars 2020. Le CDN de Sartrouville est un lieu de création théâtrale incontournable grâce à l'activité dépoussiérante et créative de son directeur **Sylvain Maurice** qui propose ici dans la lignée sensibile, salvatrice de *Réparer les vivants*, sa propre adaptation de la pièce classique de Kleist : **Penthésilée**. Il souligne dans la figure de la Reine des Amazones, guerrière fière et déterminée, l'amoureuse fragile, incandescente, éprise jusqu'à la folie destructrice du beau héros grec Achille. En un récit à la première personne, incarnée par la formidable **Agnès Sourdillon** qui s'y expose et prend des risques, l'attraction répulsion se cristallise ; le récit épique se fond en ressentiment brut puis en fureur implacable. C'est que Penthésilée est ébranlée au plus profond d'elle-même dans ce désir qui consomme sa raison. Pour un texte édifiant et une actrice de premier plan, Sylvain Maurice réserve une place particulière à la musique vivante qui ponctue, fait respirer, commente l'action littéraire du récit en situation. Evénément.

RÉSERVEZ VOTRE PLACE
http://www.theatre-sartrouville.com/evenements/penthesilee/?utm_source=sendinblue&utm_campaign=Newsletter_public_17__fv_2020&utm_medium=email

Sartrouville, Théâtre Sartrouville Yvelines CDN. **Penthésilée** texte : **HEINRICH VON KLEIST** – version scénique et mise en scène : **SYLVAIN MAURICE** – composition et direction musicale : **DAYAN KOROLIC**

---

15 dates, du 4 au 27 mars 2020
Création / Production
MUSIQUE THÉÂTRE
Grande salle numérotée | 1h20

- MER. 4 MARS 20 : 20H30
- JEU. 5 MARS 20 : 19H30
- VEN. 6 MARS 20 : 20H30
- SAM. 7 MARS 20 : 17H00
- MER. 11 MARS 20 : 20H30
- JEU. 12 MARS 20 : 19H30
- VEN. 13 MARS 20 : 20H30
- SAM. 14 MARS 20 : 17H00
- MER. 18 MARS 20 : 20H30
- JEU. 19 MARS 20 : 19H30
- VEN. 20 MARS 20 : 20H30
- SAM. 21 MARS 20 : 17H00
- MER. 25 MARS 20 : 20H30

- JEU. 26 MARS 20 : 19H30
- VEN. 27 MARS 20 : 20H30

_____

TOURCOING : l’Atelier Lyrique joue L’Étoile de Chabrier (7,9,11 février 2020)



TEASER. ATELIER LYRIQUE DE TOURCOING : L’ÉTOILE de Chabrier, 7, 9, 11 fév 2020. Nouvelle production. Dadaïste, loufoque, fantasque, en réalité de pure fantaisie, l’inspiration de Chabrier mêle et Mozart et Offenbach en un délicieux théâtre poétique (Verlaine a participé au livret). Cette nouvelle production de son opéra comique L’étoile (1877) présentée par l’Atelier Lyrique de Tourcoing, jamais en reste d’un défi nouveau, devrait le démontrer en février 2020 (3 représentations). 7 ans après la défaite national, les esprits s’éloignent du « teuton » Wagner (jugé suspect, au moins jusqu’au début des années 1890) et recherchent à régénérer le genre lyrique dans de nouveaux sujets, et de nouveaux formats. « La Ballade des gros dindons », « La Pastorale des cochons

roses »… sont autant de titres qui soulignent la facétie souveraine d'un Chabrier, original, iconoclaste, inclassable. Réformateur mais raffiné. Dans une tyrannie orientale de pur fantasme, orchestrée par le Roi Ouf 1er, fou délirant égocentrique, on évite toute contestation au pouvoir pour éviter d'être condamné à mourir empalé ! – TEASER @studio CLASSIQUENEWS 2020 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham février 2020

_____

TOURCOING, 7 – 11 fév 2020. CHABRIER : L'Étoile. Nouvelle production

LIRE notre **présentation complète de L'Étoile de Chabrier (1877) à l'affiche de l'Atelier Lyrique de TOURCOING** – la nouvelle production scelle la collaboration entre l'orchestre sur instruments d'époque La Grande Ecurie et la Chambre du Roi, et le chef et flûtiste Alexis Kossenko qui vient d'être nommé directeur de la phalange fondé par Jean-Claude Malgoire

_____

_____

3 représentations à Tourcoing

Vendredi 7 février 2020 / 20h
Dimanche 9 février 2020 / 15h30
Mardi 11 février 2020 / 20h

Informations Réservations

Tourcoing
Théâtre Municipal Raymond Devos

RÉSERVEZ
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/letoile/

Lazuli : Ambroisine Bré
La Princesse Laoula : Anara Khassenova
Aloès Juliette : Raffin-Gay
Le Roi Ouf 1er : Carl Ghazarossian
Hérisson de Porc-épic : Nicolas Rivenq
Siroco : Alain Buet
Tapioca : Denis Mignien
Le Chef de la police : Denis Duval (comédien)

Ensemble vocal de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande écurie et la Chambre du Roy
(Fondateur Jean Claude Malgoire)

Direction musicale : **Alexis Kossenko** (portrait ci contre)

Mise en scène : **Jean-Philippe Desrousseaux**

Assistant à la mise en scène : Denis Duval

Décors : Jean-Philippe Desrousseaux,
François-Xavier Guinnepain

Lumières : François-Xavier Guinnepain

Costumes : Thibaut Welchlin

Chef de chant : Martin Surot

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess.David Robertson / James Robinson

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess.David Robertson / James Robinson. Avec Wozzeck, dirigé par Yannck Nézet-Séguin, voici l'autre production événement qui atteste de l'excellente santé artistique du Met… **Porgy and Bess** (1935) fait un retour remarqué et réussi sur la scène du Met après plus de 30 années d'absence, avec retransmission en direct en bonus, – très apprécié. L'opéra black que Georg Gershwin écrit avec son frère Ira (pour le livret) doit être chanté par une distribution uniquement black : clause respectée ici à la lettre… **La mise en scène de James Robinson ressuscite ainsi le village de Catfish Row** et ses habitants si attachants. Pour décor unique, une vaste résidence d'un état du sud américain, où l'action prend place dans chaque pièce ; sa mobilité puisque le dispositif tourne sur lui-même dynamise tous les ensembles, en particulier les danses et les chœurs dont le souffle collectif si essentiel au sujet est assuré par le chœur du Met très bien chauffé (très réussi, solide et prenant, choeur « *Gone, gone, gone* »). La ferveur en Dieu relève toujours cette humanité tant de fois mise à terre…



Dans la fosse, le chef **David Robertson** rend grâce à une partition qui élève le jazz au genre opéra, soulignant l'éclat de l'orchestration qui fait la part belle aux cuivres. C'est carré, solide, percutant, incisif car certains protagonistes ne font rien dans la dentelle… s'ils ne tirent un profit concret et immédiat. Rien à dire à l'ensemble des chanteurs dont l'égal investissement renforce les détails de cette fresque humaine très prenante.

Voir le plateau général :

https://www.youtube.com/watch?v=NghjBMn6ZJM&feature=emb_logo

Le couple Jake / Clara (**Donovan Singletary** et **Golda Schultz**) offrent des profils puissants et sensuels de leur personnage (convaincant *Summertime* du début par Golda Schultz). Belle

énergie aussi pour **Denyce Grave** aux graves sirupeux et assurés (Maria), capables de faire face aux manipulations du dealer sans scrupules et venimeux Sportin’life (très juste et même mordant comme un serpent, **Frederik Ballentine**, au très sensuel lui aussi *It ain’t necessarily so*). Troublante et touchante, saluons la Serena très humaine de **Latonia Moore** dans son air de femme trahie, abandonnée (*My man’s gone now*) ; comme le presque mystérieux et fin Crown de **Alfred Walker** (acte II surtout) : on comprend que Bess un temps se soit entichée de lui, pour revenir vers Porgy. D’autant que le Porgy de **Eric Owens** s’inscrit lui aussi dans une humanité sobre et caractérisée, voire naïve et candide, dont la vérité fait relief (beau duo avec la Bess d’**Angel Blu**e).



VIDEO, extrait, duo Porgy / Bess :

Eric Owens et Angel Blue dans le duo de Porgy and Bess's (Acte I) – avec citation du motif de Summertime… Filmé lors de la générale – Production: James Robinson. Conductor: David Robertson. 2019–20 season.

https://www.youtube.com/watch?v=dQb3FxyKw-c&feature=emb_logo

_

A l'affiche du METROPOLITAN OPERA NEW YORK : Porgy and Bess
Direction : David Robertson. Mise en scène : James Robinson. Angel Blue (Bess), Eric Owens (Porgy), Golda Schultz (Clara), Latonia Moore (Serena), Denyce Graves (Maria), Frederick Ballentine (Sportin' Life), Alfred Walker (Crown), Donovan Singletary (Jake)… Le 1er février 2020. **Reprise : 28 mars, 30 mars, 1er et 5 avril 2020**. Illustration : © K Howard / Metropolitan Opera NY

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Barath, Wilder. Orfeo Orch, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi



COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction. Programme latin et sacré au Théâtre des Champs Elysées avec cette production des Grandes Voix autour du chef d'œuvre liturgique de **Mozart**, son dernier opus, le Requiem en ré mineur. L'orchestre hongrois **Orfeo Orchestra** avec le **Purcell Choir** sont par leur fondateur, figure importante du renouveau de la musique baroque en Hongrie, **Gyorgy Vashegyi**. Le maestro a été distingué à plusieurs reprises sur classiquenews pour ses excellentes lectures des opéras baroques français de Rameau (Naïs, 2017 / les Indes Galantes, 2018) à Mondonville (Grands Motets, 2015). La distribution des solistes est rayonnante de talent, composée de la soprano **Emoke Barath**, la contralto **Anthea Pichanic**k, le ténor **Zachary Wilder** et le baryton I**stvan Kovacs**.

Le Requiem de Mozart par Gyorgy Vashegyi

Une ferveur paisible…

La première partie de la soirée révèle trois œuvres méconnues dont les interprétations ont été tout à fait à la hauteur de l'heureuse découverte. D'abord le motet de Mozart, **Sancta Maria, mater Dei K.273**, d'une gaîté à la fois simple et profonde. **Le Domine, secundum actum meum** (1799) du viennois **Albrechtsberger** (contemporain de Haydn, maître de Beethoven), est si rare qu'il n'existe pas encore d'enregistrement de l'œuvre. Répons de la Semaine Sainte, l'opus sollicite beaucoup les cuivres et les bois, pour notre plus grand bonheur. Les cordes sont pleines de caractère et le chœur a des passages tout à fait ravissants ! La première partie culmine avec **le Requiem en do mineur** de **Gregor Joseph Werner** (1763), connu surtout en tant que prédécesseur de Haydn comme maître de chapelle de la famille Esterhazy. L'œuvre est riche et très souvent exubérante, avec un Kyrie pompeux, et un dialogue fulgurant, pyrotechnique même, entre les cuivres et la soprano. Les parties vocales solo et la performances des vents sont tout particulièrement délectables.



Après un tel début de soirée les attentes sont grandes pour la suite. Avant l'oeuvre phare l'ensemble interprète l'avant-dernière œuvre religieuse de Mozart, le très célèbre **Ave verum k.618** pour choeur et cordes. Synthèse sublime de l'art mozartien, avec sa polyphonie discrète et le traitement exquis des voix, c'est beau, tout simplement.

Le monument-testament inachevé de Mozart, **le Requiem en ré mineur** (dans sa version

traditionnelle terminée par Süssmayr) commence avec un peu de tumulte au niveau des vents, un fait dissonant par rapport aux performances précédentes, peut-être dû à la facture baroque des instruments. Si nous sommes loin de la ferveur habituelle pendant le Kyrie, les cordes sont tout à fait assaillantes lors du **Dies Irae**, étrangement plus puissantes que les voix masculines du chœur, qui déçoivent. Lors du **Tuba Mirum** s'enchaînent de magnifiques solos vocaux, saisissants, qui compensent la soudaine timidité des chœurs. Au **Rex Tremendae** nous avons enfin l'impression que toutes les parties inégales s'harmonisent enfin dans la prestation chorale. Les cordes et les solistes surtout nous enivrent lors du **Recordare**, impressionnant. Puis le **Confutatis** est dramatique mais pas trop, et le sublime **Lacrymosa** poignant, ma non tanto. La dynamique s'améliore par la suite et nous retenons surtout les performances des solistes, irréprochable ; véritables protagonistes, ils sont les piliers salvateurs de la prestation. L'orchestre se rattrape dans le **Benedictus** malgré tout et les artistes ont l'amabilité d'offrir l'Ave Verum en bis.

Une soirée riche en découvertes du répertoire latin du 18e siècle ; elle nous permet de comprendre la difficulté et l'exigence requises dans l'interprétation du chef d'œuvre liturgique de Mozart, qui donne le titre à l'événement et dont les bijoux sont, comme d'habitude, les voix.

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction.

COMPTE-RENDU, opéra. SAINT-ETIENNE, le 2 fév. 2020. MASSENET, Don Quichotte. Orch. Symph. Saint-Etienne Loire, J. Lacombe/L. Désiré

COMPTE-RENDU, opéra. SAINT-ETIENNE, le 2 fév. 2020. MASSENET, Don Quichotte. Orch. Symph. Saint-Etienne Loire, J. Lacombe/L. Désiré. Nouvelle production du trop rare Don Quichotte de Massenet. Une très belle réussite scénique, malgré un plateau vocal inégal et une direction d'orchestre en demi-teintes. Loin de la vision enjouée et plus délirante de Laurent Pelly avec un José Van Dam impérial pour ses adieux en 2012 à la Monnaie, la lecture de **Louis Désiré** de l'un des derniers succès de Massenet (créé à l'opéra de Monte-Carlo en 1910 d'après une pièce de l'obscur Jacques Le Lorrain) est au contraire épurée et met l'accent sur l'humanité christique du héros espagnol.

Un chevalier à la (bien) triste figure



Sur le plateau, un décor d’une grande sobriété : un lit à baldaquin aux tissus fatigués, qui se retrouvera au centre puis sur la gauche de la scène, comme un fil rouge allégorique du songe inabouti de Don Quichotte. Quelques utilisations pertinentes de la vidéo (notamment une projection presque fantastique d’une forêt sombre et inquiétante, s’ouvrant latéralement et constituant ainsi un élément modulable du décor). Superbes costumes rappelant, à travers les fraises, le siècle d’Or espagnol, et des comédiens peinturlurés de blanc, qui imitent tour à tour les géants et un moulin à vent, et que l’on voit à un moment porter sur leur dos des jeunes arbres : l’effet est saisissant ; après les jeunes filles en fleur parsifaliennes, les hommes-arbres de Massenet font sans doute écho au dernier opus du maître de Bayreuth, quand on songe à la dimension christique du livret de Cain, par ailleurs littérairement et dramatiquement assez faible. L’efficacité de la dramaturgie est assurée par une direction d’acteur précise,

même si l'on regrette un manque de fantaisie inhérente au protagoniste, et une absence criante de contraste entre Quichotte et son écuyer, personnage pragmatique et terre-à-terre, un peu trop en retrait à notre goût. Les lumières de **Marc Méeüs** (le rouge sang sur les prétendants de Dulcinée ou la lumière blafarde autour de la forêt) suppléent parfois à la trop grande sobriété de la mise en scène.
La distribution pèche hélas par son manque d'homogénéité et son caractère par trop inégal. Grosse déception du rôle-titre avec un **Vincent Le Texier fatigué**, à la voix chevrotante, largement à la peine dans les aigus (son grand air du 3e acte « Seigneur, reçois mon âme » est raté), malgré des graves encore bien présents ; de ce point de vue sa sérénade du 1er acte (« Quand apparaissent les étoiles ») lui sied davantage, tout comme les passages en récitatif sollicitant le bas-médium. Dans le rôle de Sancho, **Marc Barrard** est impeccable vocalement, malgré un jeu scénique qui manque de dynamisme. **Lucie Roche** est en revanche magistrale dans le rôle exigeant de Dulcinée : voix d'airain superbement projetée, diction sans faute et belle présence scénique qu'exige son personnage volage et coquette : sa romanesca antica du 4e acte (« Lorsque le temps d'amour a fui ») fait merveille. Les rôles secondaires sont très bien tenus : le Pedro de **Julie Mossay**, le Garcias de **Violette Polchi** ne déméritent guère, et la belle voix de baryton de **Frédéric Cornille** (dans le rôle de Juan) et le ténor affirmé et solide de **Camille Tresmontant** (dans celui de Rodriguez) ravissent presque la palme aux deux protagonistes. **Les chœurs**, très bien dirigés par **Laurent Touche**, convoqués dès la scène liminaire de l'opéra, n'appellent aucune réserve.
Dans la fosse, la direction de Jacques Lacombe déçoit également. Une direction bien pâle, peu attentive aux raffinements de l'orchestration, accentuant au contraire les tournures folklorisantes des « espagnolades », notamment au 4e acte, au lieu de les atténuer. Une production en demi-teinte qui n'enlève pas le plaisir d'entendre cette œuvre très belle, bien que musicalement inégale, trop rarement représentée.

Illustrations : © Cyrille Cauvet / Opéra de Saint-Étienne, service de presse.



Compte-rendu critique. Opéra. SAINT-ETIENNE, MASSENET, Don Quichotte, 2 février 2020. Vincent Le Texier (Don Quichotte), Lucie Roche (Dulcinée), Marc Barrard (Sancho), Julie Mossay (Pedro), Violette Polchi (Garcias), Frédéric Cornille (Juan), Camille Tresmontant (Rodriguez), Ismaël Armandola, Pier-Yves Têtu (Domestiques), Frédéric Foggieri, Bradassar Chanian (Brigands), Adrien Chambarella, Maxence Lemarchand, Marc Piron, Pierre Vandestock (comédiens), Louis Désiré (mise en scène), Diego Mendez Casariego (décors et costumes), Blai TOMAS Bracquart (vidéo), Jean-Michel Criqui (assistant à la mise en scène), Marc Méeüs (lumières), Laurent Touche (chef de

chœur), Chœur lyrique Saint-Etienne Loire, Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire, Jacques Lacombe (direction)

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY, BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY / BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF. Peut-on rêver plus extraordinaire production de l'oeuvre si «hors normes» de Richard Wagner ? Les comparaisons avec Strasbourg qui monte sa production au même moment seront certainement intéressantes tant tout semble les différencier. Je dois pourtant reconnaitre que je resterai à Toulouse afin d'assister à plusieurs représentations de ce Parsifal si réussi. Il sera difficile de développer tout ce que j'ai à dire sur ce spectacle total tant il est riche. Je serai moins long sur les voix car ailleurs elles ont été bien analysées. C'est tout simplement le quatuor vocal le plus abouti actuel qui puisse se s'écouter aujourd'hui, pour une version parfaitement cohérente. Voix sublimes de jeunesse, de puissance, de timbres rares et de phrasés somptueux. Chanteurs-acteurs beaux et

convaincants. La prise de rôle de Sophie Koch en Kundry est magistrale, de voix, de timbre, de jeux et de style. Tout y est : de la quasi animalité à la plus élégante séduction , en particulier la souffrance contenue dans ce rôle complexe. **Sophie Koch est une Kundry qui va conquérir le monde** tant elle est déjà accomplie.

PARSIFAL EN MAJESTÉ



La réussite est totale d’autant que son Parsifal, Nikolai Schukoff, est un des plus grands spécialistes actuels du rôle. Je l’avais vu et entendu à Lyon en 2011 déjà magnifique dans ce rôle et nous le connaissons bien à Toulouse dans divers opéras. A présent pour lui, il n’est plus seulement question de rôle, de voix parfaite ou de chant souverain : **Nikolai Schukoff EST Parsifal**. Il assume la jeunesse du rôle et met en lumière son charisme naissant sous nos yeux dans un jeu fin et émouvant. Et quelle parfaite voix de helden-ténor est la sienne ! Idéalement assortie à celle de Sophie Koch ; ainsi leur duo est vocalement parfaitement équilibré. **L’Amfortas de Matthias Goerne** est mondialement célèbre ; dans **l’extraordinaire mise en scène d’Aurélien Bory**, il atteint des sommets de spiritualité toujours avec une voix somptueuse. **Peter Rose** en Gurnemanz est puits d’humanité dans une voix de toute beauté. Il est peut être possible actuellement de trouver d’autres chanteurs de ce rang pour ces quatre rôles, mais pas un quatuor plus assorti. Tous les autres artiste sont d’un extraordinaire niveau.
L’ élégant Klingsor de **Pierre-Yves Pruvot** donne beaucoup d’ampleur au rôle. Le Titurel de **Julien Véronèse** est très impressionnant. Les filles fleurs sont délicieuses et les

écuyers bien présents. **Les chœurs associés entre Toulouse et Montpellier** font honneur à la partition si extraordinaire de Wagner. La spacialisation des chœurs si fondamentale est totalement réussie. Un beau travail d'harmonisation des voix a été fait ; cela sonne puissant avec de belles couleurs et de formidables nuances. Nous savons combien l'Orchestre du Capitole excelle dans la vaste répertoire symphonique comme dans la fosse de l'opéra ; ce soir il est symphonique dans la fosse et absolument incroyable de beauté. Même au disque, il est exceptionnel d'entendre de si belles choses. Il faut reconnaitre que l'alchimie avec le chef **Franck Beermann** est totale. La perfection instrumentale est mise au service du drame. Franck Beermann tend des arcs musicaux envoûtants. Le tempo semble naturel tout du long, ni rapide ni lent, juste exact. Cela devient le personnage central. Un torrent de beauté et d'intelligence dramatique.

Il est certain que la **diffusion sur France Musique le 29 février 2020** permettra d'approfondir la somptuosité musicale et vocale de ce Parsifal. Mais ce qui est le plus extraordinaire dans cette production est **la mise en scène d' Aurélien Bory** qui magnifie la dimension symbolique et dramatique du Festival Scénique Sacré wagnérien. Car ce n'est pas un opéra comme les autres, le sens philosophique est partout présent et les personnages sont presque des problématiques humaines incarnées. Aurélien Bory travaille sur l'espace depuis longtemps ; il comprend la dimension fondamentale dans cet ouvrage comme personne. Et il lie cela au temps d'une manière si magistrale que les cinq heures de l'ouvrage passent bien trop vite. L'intelligence du spectateur est réveillée autant que son sens esthétique. La beauté offerte aux yeux, la richesse des symboles et la somptuosié de ce que les oreilles recueillent s'associent dans un tout métaphysique.

Je devine que le travail entre le chef et le metteur en scène a été fait en profondeur. Dès le prélude, les écritures

lumineuses sont en phase avec la musique comme un ballet parfaitement réglé.Tout sera ensuite dans ce respect mutuel permettant à la mise en scène d'épouser la partition et inversement. Quand tant de metteurs en scène rajoutent en lui nuisant, des « idées » à la partition, Aurélien Bory épouse les idées wagnériennes en utilisant son propre vocabulaire. La rigueur des déplacements des éléments de décors est fantastique. La subtilité des ombres tient du génie. La mise en scène développe à l'infini la notion de dichotomie qui construit le monde et l'homme. Les couples d'opposés fonctionnent à merveille, blanc/noir, ombre/lumière, nature/culture, orient/occident, horizontal/vertical, lignes droites/lignes courbes, etc…. Cette mise en scène parfaitement huilée faisant un tout avec les décors et les lumières, ainsi que de très beaux costumes, offre **des images de grande beauté et riches de sens qui resteront dans les mémoires**.



Ainsi les branches de feuillages enveloppant les hommes, les protégeant ou les gênant représente notre ambivalence par rapport à la nature. L'image d' Amfortas infirme qui doit mettre toute l'intensité dans sa plainte rend son chant déchirant. Le quadrillage qui de ligne va se projeter en courbes représente à la fois l'enfermement et la libération. Le triangle noir qui interdit à Kundry et Pasifal de se toucher renforce l'érotisme de leur chant puis lorsque la lumière portée par Kundry envoûte Parsifal la révélation maturante résulte d'un choc terrible entre les corps par le baiser. Toute la retenue du duo, toute la séduction centrée dans le chant, toute cette tension explosent avec une puissance magistrale lors de la pénétration dans le triangle interdit. Au dernier acte le retour à Montsalvat de Parsifal en costume japonais et la lenteur de ses gestes tient de la magie pure. Les lumières en forme de sabre sont tellement intelligentes et belles qu'elle renouvellent l'effet des tubes néons ! Et le Graal dévoilé sous forme de volutes de lumières et d'ombres qui s'épousent est tellement musical en fin de premier acte !

Aurélien Bory a fait un travail d'orfèvre sur scène comme Franck Beermann dans la fosse. Tous les artistes sont engagés totalement dans ce spectacle parfait. Le résultat est tout saisissant et cette production aussi somptueuse musicalement que scéniquement deviendra inoubliable, tant le respect et l'intelligence s'y rencontrent.



Compte-rendu opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 2 février 2020. Richard Wagner (1813-1883) : Parsifal ; Festival scénique sacré en trois actes ; Livret de Richard Wagner ; Création le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth; Nouvelle production ; Aurélien Bory : mise en scène ; Aurélien Bory, Pierre Dequivre : scénographie ; Manuela Agnesini : costumes ; Arno Veyrat : lumières ; Nikolai Schukoff : Parsifal ; Sophie Koch : Kundry ; Peter Rose : Gurnemanz ; Matthias Goerne : Amfortas ; Pierre-Yves Pruvot : Klingsor ; Julien Véronèse : Titurel ; Andreea Soare : Première Fille-Fleur; Marion Tassou : Deuxième Fille-Fleur / Premier Écuyer; Adèle Charvet : Troisième Fille-Fleur; Elena Poesina : Quatrième Fille-Fleur; Céline Laborie : Cinquième Fille-Fleur ; Juliette Mars : Sixième Fille-Fleur / Deuxième Écuyer / Voix d'en Haut ; Kristofer Lundin : Premier Chevalier du Graal; Yuri Kissin : Deuxième Chevalier du Graal; Enguerrand de Hys : Troisième Écuyer; François Almuzara : Quatrième Écuyer; Choeur et Maîtrise du Capitole ; Choeur de l'Opéra national de Montpellier-Occitanie ; Alfonso Caiani : chef de choeur ; Orchestre national du Capitole ; Direction musicale : Franck Beermann. Photos : © Cosimo Mirco Magliocca – Retransmission **sur France Musique le 29 fév 2020, 19h**.

COMPTE-RENDU, concours. PONTOISE, le 2 février 2020. 19è CONCOURS PIANO CAMPUS 2020



COMPTE-RENDU, concours. PONTOISE, le 2 février 2020. CONCOURS PIANO CAMPUS 2020. **Le 19ème Concours International Piano Campus** s'est déroulé du 31 janvier au 2 février à Pontoise. Les épreuves éliminatoires ont permis d'entendre les douze candidats sélectionnés dans un programme de 30 mn dont l'œuvre imposée était cette année une pièce de la compositrice **Germaine Tailleferre**, « Seule dans la forêt ». Les trois finalistes retenus, le français **Virgile Roche** (21 ans), l'italien **Davide Scarabottolo** (18 ans), et le russe **Timofei Vladimirov** (18 ans), se sont produits sur la scène du Théâtre des Louvrais dimanche 2 février, devant un jury présidé par la pianiste **Hisako Kawamura** (Prix Clara Haskil 2007 et auparavant elle-même lauréate du concours Piano Campus). Le compositeur **Fabien Waksman**, également membre du jury, est l'auteur de la pièce contemporaine imposée, « Black Spirit », pour piano et orchestre, donnée en création mondiale par les trois jeunes pianistes. Tout de suite l'énoncé du palmarès:

Piano Campus d'Or : **Timofei Vladimirov** – Russie
Piano Campus d'Argent : **Virgile Roche** – France

Piano Campus de Bronze : **Davide Scarabottolo** – Italie

Prix de la Région Ile-de-France, prix du Public, prix Points communs, prix Piano au musée Würth, prix du Festival d'Auvers-sur-Oise, prix de l'Orchestre du CRR de Cergy-Pontoise, prix jejouedupiano.com : **Timofei Vladimirov**
Prix Philippe Foriel-Destezet : **Andrey Zenin**
Prix de la Sacem, prix du Festival Baroque de Pontoise : **Virgile Roche**
Prix du Barreau du Val d'Oise : **Nikita Burzanitsa**
Prix Mazda Pontoise : **Elian Ramamonjisoa**
Prix du Conservatoire de Puteaux, prix du Piano retrouvé aux Musicales d'Arnouville,
prix de la revue musicale Pianiste : **John Gade**
Prix de la Presse Musicale : **Rachel Breen**

Black Spirit de Fabien Waksman: la magie à l'œuvre
Les épreuves de finale commençaient par un court programme au choix des candidats, avant de se poursuivre avec **Black Spirit de Fabien Waksman**, puis le premier mouvement du **concerto n°2 opus 18 de Rachmaninov**. **L'orchestre du CRR de Cergy-Pontoise** sous la baguette efficace de son directeur **Benoît Girault**, a été un partenaire de très haute tenue. On ne saurait que saluer le travail remarquable de précision et de cohésion du chef et de ses musiciens, en particulier dans la création de

Fabien Waksman: cette pièce de concours, virtuose et évocatrice, a été spécialement écrite sous la forme d'un scherzo pour piano et orchestre, pour mettre en valeur les qualités pianistiques et artistiques de ses interprètes. F. Waksman, lui-même pianiste, nous dit qu'il a eu à cœur de proposer une pièce gratifiante tout en répondant aux hautes exigences d'un concours international, et c'est effectivement le cas. Inspirée de la scène des sorcières autour du chaudron du Macbeth de Shakespeare, cette œuvre de 8 minutes est une danse satanique très rythmée, très imagée, mais pas si noire qu'elle ne le laisse entendre: elle situe son propos dans les multiples facettes de l'enchantement, la magie, hors de la dualité bien/mal, bon/mauvais. Une pièce au climat trouble et surnaturel captivant, qui lassait entrevoir ça et là des références évidentes, notamment à Bartók et à la musique répétitive.

Trois lauréats à leurs justes places

Si départager des candidats peut parfois donner du fil à retordre à un jury, il semblerait que le résultat et les récompenses attribuées aient été consensuels, tant pour le jury que pour le public. **Timofei Vladimirov** s'est nettement détaché au fil des trois étapes, révélant des qualités incontestables à tous niveaux, une inspiration et un sens musical exceptionnels. Le jeu de **Davide Scarabottolo** n'a pu souffrir la comparaison: trop souvent tendu, le son de son piano s'est avéré court et cassant, manquant de couleurs, dans une échelle dynamique restreinte, en dépit de beaux moments dans les pièces avec orchestre. Enfin **Virgile Roche** a séduit par son art de respirer et de timbrer, la sobriété et la sensibilité touchante de son jeu. Son **Ondine de Ravel** un rien

trop lente s'est déployée souplement, sous un délicat toucher, et dans une progression dynamique maitrisée, suivie de **l'Étude tableau opus 39 n°9 de Rachmaninov**, choix judicieux, démontrant une approche plus charnue du son. **Davide Scarabottolo** n'a pas eu la main heureuse avec ses **Liszt : deux Études d'exécution transcendante (n°10: allegro agitato molto, et n°12: Chasse-neige)**, la première révélant au départ quelques manques techniques, manquant de direction et de largeur sonore, la deuxième trop sonnante, passant à côté de ses subtilités dynamiques et de ses variations d'éclairage.

Timofei Vladimirov fit un choix très personnel et totalement assumé avec **l'Étude n°1 de Marc-André Hamelin** (triple étude d'après Chopin) et trois pièces extraites de **l'opus 10 de Georgi Lvovitch Catoire**, mettant en valeur sa technique infaillible, d'une esthétique remarquable et d'une efficacité en permanence au service de l'expression et des couleurs. Quelle subtilité et quel discernement chez ce pianiste, dans la sonorité, le phrasé, et quelle belle réalisation du legato! Il s'est également distingué en jouant sans partition **Black Spirit** – ce qui est une performance vu le temps mesuré accordé pour son étude – avec une précision horlogère, en permanence à l'affut de l'orchestre, faisant preuve d'un sens accompli de la construction, colorant les accords de l'intérieur, dissociant les timbres, les longueurs de sons, accentuant à bon escient, transformant la fin en brasier. Dans cette même pièce, **Davide Scarabottolo** a montré des qualités sur le plan de l'approche rythmique, mais là encore les couleurs n'y étaient pas, et maintes fois le manque de projection et de caractérisation du son l'a cantonné derrière l'orchestre.

Virgile Roche s'est coulé dans une vision de l'œuvre très évocatrice, accordant ses couleurs avec celles de l'orchestre, entrant dans son atmosphère trouble, lui restituant ses éclairages mouvants, son inquiétante étrangeté, sa transe finale. Une qualité de réalisation qui lui a valu le prix de la Sacem. Son interprétation du concerto de **Rachmaninov** n'a

pas manqué de panache non plus, laissant tout entendre dans un beau son, son jeu légèrement trop articulé, mais d'un beau lyrisme surtout à la fin du mouvement, après un passage d'accords en rupture de tempo un peu trop appuyée. L'italien **Davide Scarabottolo** n'a pas convaincu dans ce concerto: un léger décalage avec l'orchestre au début, une absence de legato dans le chant, et un jeu plus vertical que dans la ligne, un manque de couleurs et de clarté de la polyphonie, le son souvent noyé sous l'orchestre. Quelques passages réussis néanmoins comme celui en accords avant la fin. Avec **Timofei Vladimirov, l'évidence est là dès les premiers accords**. Présence, justesse de l'expression, incarnation…le pianiste entre dans ce concerto habité par lui. Son jeu a du poids, du corps, tout est parfaitement timbré, le chant est chaleureux et la ligne est d'une somptueuse longueur. Vladimirov vit ce qu'il joue dans un élan passionné, et ce qu'il joue est beau et noble.

Le verdict tombé sans surprise, **Timofei Vladimirov** rafle sept prix en plus du Campus d'or, dont le prix du public. **Virgile Roche** est aussi bien doté avec le Prix de la Sacem, et le Prix du Festival baroque de Pontoise. Les candidats non retenus pour la finale ne sont pas oubliés: le français **John Gade** remporte trois prix spéciaux, l'américaine **Rachel Green** celui de la Presse Musicale pour son interprétation de la sonate n°27 opus 90 de Beethoven.